LA RUE DE BELGIQUE. — Dessin de M. Lancelot.

LA CAMPAGNE DE FRANCE, tableau de M. Meissonier, gravure de M. Boëtzel.

50 millions de francs dont les salaires absorbent plus de la moitié.

Parcourons maintenant les fils à coudre de M. Jélie d'Alost, les toiles damassées de la même ville, les soies filées, les draps, enfin les toiles écrues, qui sont des industries nationales de la Belgique, et dans lesquelles elle a de temps immémorial une supériorité, qui est surtout aujourd'hui une supériorité économique, à mérite égal d'exécution, ce qui est énorme.

Ajoutons aussi que dans l'industrie des toiles, la Belgique a obtenu 5 médailles d'or, c'est-à-dire autant que la France, qui a bien plus d'exposants, qu'elle n'en a, une de plus que l'Angleterre et deux de plus que la Prusse. N'oublions pas de constater ici que la prospérité de l'industrie linière est due aux efforts et à l'énergique initiative de M. Ch. Rogier aujourd'hui ministre des affaires étrangères de Belgique.

Prenons le centre de la rue de Belgique; laissons derrière nous cette pyramide cubique de laiton; dans le numéro 10 de cette publication, notre collaborateur, M. Charles Boissay, a expliqué sa signification.

Commençons-donc la revue prussienne, çà et là mêlée de quelques enclaves belges. Voici une machine à guillocher et un pantographe exposés par M. Wagner de Berlin. Le mécanisme en est un peu compliqué et gênant pour l'usage, mais il produit des réductions microscopiques d'une exactitude extraordinaire. Arrêtons-nous devant une vitrine belge, dans laquelle MM. Montefiore-Levi, ont voulu nous montrer qu'un alliage de nickel, dont ils ont le secret, peut fournir une excellente fonte de statuette parfaitement accessible à la ciselure. A côté de cette statue figurent diverses monnaies en alliage de nickel très-blanc, sans argenture.

C'est au tour de Berlin, avec des bordures de dentelles exécutées à l'aiguille et exposées par M. Wechselmann; les dessins en sont admirables et elles sont destinées à une grande maison anglaise. Les médailles d'or nous révèlent cependant ici la supériorité de la France et de la Belgique dominant même l'Angleterre.

Passons rapidement devant un de ces fins rideaux de cristal, dont Saint-Gobain a émaillé les galeries du Palais, et dont notre rédacteur en chef, M. Ducuing, a déjà entretenu le lecteur, au numéro 36 de cette publication.

Voici de nouveau la Belgique avec les bijoux de M. Leysen; les prix en sont bas, mais les modèles peu variés, quelques diamants très-fins et bien sertis se font cependant remarquer.

Une grande installation nous attire, c'est celle de la manufacture royale de porcelaine, de Berlin. Beaucoup d'art et une véritable production économique, deux qualités enviables. Les pots à bière y abondent; quelques sujets nous frappent, entre autres une scène allégorique en porcelaine, peinte après cuisson, représentant la Fortune distribuant ses faveurs; l'exécution en est jolie, mais ce bariolage de couleur me séduit médiocrement.

Avançons encore, voici un célèbre orfévre de Berlin, M. Wagner (médaille d'or). Une de ses pièces les plus remarquables est un bouclier d'honneur, offert par la noblesse rhénane à Frédéric-Guillaume, prince de Prusse, à l'occasion de son mariage.

Un médaillon d'alliance, occupant le centre d'une croix de Saint-André, marque le sujet. Autour et dans les subdivisions formées par les branches de la croix, s'étale circulairement un chapelet de blasons en émaux, très-finement exécutés. Signalons encore un autre bouclier repoussé en argent, présenté à François II par la haute noblesse d'Allemagne, en 1864.

Un pas de plus, et nous quittons l'art industriel pour entrer dans la science; nous rencontrons, en effet, des appareils électriques de Gloessener, à courant d'induction, des interrupteurs et un chronographe électrique, dont l'étude et la description exigeraient un développement que nous ne pouvons leur accorder dans une revue encyclopédique et forcément rapide comme celle-ci.

Voici maintenant les beaux-arts avec une statue en plâtre de Frédéric le Grand, du temps de la conquête de Silésie

L'artiste, M. Sussmann-Hellborn, a représenté cet ancien ami de Voltaire, jeune encore, debout et le doigt fièrement posé sur une carte de géographie. On y distingue le mot de Pologne! Cette statue, magistralement faite, est destinée à l'hôtel de ville de Breslau.

Après un espace vide, voici une petite statue équestre, peu attrayante, de Frédéric-Guillaume IV. Notre rédacteur en chef nous a déjà brillamment entretenu d'une œuvre supérieure, celle de M. Drake. Que dire après lui? sinon que celle-ci est destinée à dominer le pont du Rhin et qu'elle n'a qu'à bien s'y tenir.

Les portiques latéraux de gauche, affectés à la Prusse, sont généralement peu intéressants.

Sur le panneau d'une cloison, nous remarquons cependant des fleurs photographiées et peintes avec un art et un naturel admirables. On est tenté de les cueillir. Elles sont l'œuvre de M. Günther de Berlin. Marchons encore; dans une espèce de niche est placé un groupe en plâtre représentant un faune avec un jeune satyre jouant des cymbales. Ce groupe est savamment exécuté, mais les figures y ont, malgré leur expression mythologique, un air germanique un peu trop prononcé. Sur le panneau suivant est la grande reproduction photographique d'un tableau magnifique représentant *Frédéric à Sans-Souci*. C'est la seule reproduction qui soit réellement belle parmi les diverses épreuves exposées au même endroit.

Voici deux panneaux qui annoncent la salle de l'exposition collective de Bielfield (médaille d'or). Les toiles damassées de M. Westermann y sont admirables. L'un des deux panneaux, représentant la colonne Vendôme damassée en blanc sur fond gris, apparaît au premier abord comme un dessin de dentelles, tant est merveilleuse sa finesse.

Voici le portique de la galerie des vêtements, l'exposition de M. Gebhardt l'annonce; des gazes de soie avec application de fleurs et d'ornements attirent les regards.

A côté apparaît la vitrine de M. de Diergardt, premier prix du nouvel ordre de récompenses, avec des soies et des velours unis et façonnés et une palette nuancée des plus riches couleurs.

Une grande carte géographique remplit de ses reliefs et de ses teintes vertes tout le panneau suivant, et après lui s'ouvre la galerie des matières premières, marquée par la grotte de sel dont notre numéro 10 a donné le dessin accompagné des explications compétentes de M. Boissay.

Traversons la galerie des machines, où la soufflerie Cockerill jette ses grands soupirs cadencés, et échappons-nous par la porte d'Europe dont le cintre désagréablement nu aurait fort bien fait ressortir les vitraux belges de M. Henri Dobbelaere, dont on a relégué les verrières dans le coin d'une annexe où le jour est trop vif pour que l'on puisse juger de leurs qualités artistiques.

C'eût été, de plus, dignement terminer une rue de Belgique.

A. Chirac.

VII

La Campagne de France.

1814.

TABLEAU DE M. MEISSONIER.

Cette fois encore, c'est Napoléon, mais non plus le tout-puissant, l'invincible empereur d'Occident. Les jours de Tilsitt et de Wagram sont passés. Les rois ne font plus escorte et ne se confondent plus dans la foule des chambellans. Il est seul.

Ceux qu'il a faits, ceux qu'il a défaits se tournent également contre lui. Le czar marche en tête, l'ancien vaincu d'Austerlitz et de Friedland, l'ami, le frère de Tilsitt. Ils ont dû partager ensemble tout l'ancien continent, de l'Océan Atlantique aux rivages de la Chine. Le czar aurait eu le pôle et les plaines immenses qui s'étendent du Niémen au Kamschatka.

Napoléon aurait eu le sud, depuis Cadix jusqu'à l'empire Birman. Par lui ou ses lieutenants, il aurait gardé Constantinople qui est la clef des détroits; mais il serait resté à Paris qui est la tête du monde civilisé. Sous

lui, ses vassaux de Bavière, d'Autriche et de Hongrie auraient paisiblement, sagement, comme de bons préfets, gouverné leurs peuples et appliqué le Code Napoléon.

L'Asie Mineure eût été le refuge du sultan Mahmoud et des derniers Osmanlis. C'est un beau pays, l'Asie Mineure! On ne l'apprécie pas assez. Les Turcs l'ont un peu gâtée, brûlant les forêts, démolissant les villes et les monuments, ne laissant intacts que les cimetières. Mais on peut y revenir.

Autrefois les peuples les plus beaux, les plus sages et les plus heureux de la terre y ont vécu. C'est là qu'Homère chantait l'*Iliade* de ville en ville et recevait en échange une robe et l'hospitalité. C'est là que Thalès était savant; c'est là que Pythagore étudiait la philosophie et les propriétés des nombres. Smyrne, Éphèse et Rhodes ont eu plus de réputation que n'en auront jamais le sombre Manchester, le brumeux Glasgow, le fumeux Liverpool.

Et qui ne voudrait passer sa vie comme Abraham, Isaac et Jacob dans ce beau désert de Mésopotamie, où Dieu et ses anges se communiquaient sans cesse aux patriarches? Et au delà, quel séjour enchanteur que la Perse des Achéménides et des Sassanides, de Darius fils d'Hystaspe et du grand Chosroès! Mais peut-on s'arrêter à la frontière de l'Indus qu'Alexandre lui-même a franchie et ne pas pénétrer dans cet immense Indoustan qui est à lui seul un monde?

Oui, la frontière naturelle de l'empire français est le Brahmapoutra, le roi des fleuves, le frère cadet du Gange.

Voilà ce qu'on disait à Tilsitt et à Erfurt; mais cette amitié trop soudaine était née du soir au matin comme la fleur des champs; elle s'est flétrie et desséchée sur sa tige en 1811, et l'année suivante l'un des deux amis est allé visiter l'autre dans Moscou, sa capitale, avec 600 mille hommes; et l'autre, à son tour, l'a reconduit jusqu'en Allemagne.

Après la Moskowa sont venus Lutzen et Bautzen, puis Leipzig; et enfin le czar, suivi de tous ses cosaques et Baskirs, veut voir Paris à son tour; il a passé le Rhin et les Vosges; le voilà en Champagne, et Napoléon marche à sa rencontre.

En deux ans, que l'Europe est changée! Au mois de juin 1812, Napoléon traînait après lui toutes les armées de l'Europe, sauf les Suédois, les Russes et les Anglais. Son beau-père, le doux et dévot François II gardait son aile droite vers la Gallicie. Le roi de Prusse gardait l'aile gauche vers Kœnigsberg et la mer Baltique. Aujourd'hui tous deux sont l'aile gauche et l'aile droite des coalisés.

En 1812, Hardenberg, ministre de Prusse, disait à l'ambassadeur de Russie pour s'excuser d'avoir fait alliance avec Napoléon; *Il fallait en passer par là ou par la fenêtre!* Maintenant il est libre de suivre son inclination et de venger les vieilles, les irréparables injures. Avec quelle rage les Prussiens se sont jetés sur l'armée française aux trois quarts détruite en Russie; avec quelle rage ils passent le Rhin! Depuis les premiers jours de la République française, la Champagne n'avait pas vu la fumée d'un camp ennemi; elle va revoir maintenant cette fumée maudite, et avec elle la fumée des villages en cendres; elle entendra les cris de ceux qu'on massacre. Elle verra le vieux Blücher ivrogne et brutal comme les soudards de la guerre de Trente ans; elle entendra les *hourras* des Cosaques.

Que font derrière eux tous ces petits rois sur le front desquels l'Empereur avait mis une couronne? Jérôme, le roi de Westphalie, est à Paris en disponibilité ainsi que Joseph, roi d'Espagne. Le vice-roi Eugène résiste mollement en Italie. Le roi de Naples, Murat, le roi *Franconi* va faire défection. Il traite avec William Bentinck et avec l'Autriche. Que la Sicile reste à Ferdinand; pour lui il se contentera de Naples et de la vue du Vésuve, pourvu qu'on lui permette de s'arrondir aux dépens du pape et du royaume d'Italie. A ce prix, il marchera contre Eugène Beauharnais et contre la France.

Quant à nos bons rois et amis de Bavière, de Wurtemberg et autres souverains de même espèce, ils doivent certainement beaucoup à Napoléon; mais enfin n'est-il pas temps de s'arrêter? Doit-on vaincre toujours? Et avec ce diable d'homme toujours agité, nerveux, violent, pour qui rien n'est achevé, on n'a pas de tranquillité. Rien de stable. On ne peut pas vivre en paix et digérer tranquillement ses provinces. A tout moment, la frontière change. Il veut s'arrondir, faire des échanges, brocanter les villes et les forteresses. Avec lui, l'on n'est sûr de rien. Mieux vaudrait être moins riche, céder çà et là quelques districts et savoir sur quoi l'on peut compter. Aussi ont-ils fini par se ranger résolûment du côté des alliés.

D'ailleurs, il n'y a plus de risque aujourd'hui. Les grosses dents du lion sont arrachées. La Grande armée est détruite. Les vieux compagnons d'Égypte, d'Allemagne et d'Italie sont morts. Où est Lannes? Tué à Essling.

Duroc et Bessières? à Bautzen.

Davoust est disgracié et enfermé dans les murs de Hambourg avec son corps d'armée. Masséna? Malade et disgracié. Augereau? Malade et dégoûté de la guerre. Kléber? Desaix? Morts depuis longtemps sous les balles ou le poignard. Moreau est en Amérique. Bernadotte, devenu prince royal de Suède, fait des plans de campagne pour la coalition: — avocat consultant. Il voudrait entrer en France avec son armée: mais il n'ose fouler la terre sacrée.

Soldats et généraux, tous les vétérans ont disparu. Les rangs s'éclaircissent. Dans les rangs on ne voit plus que des conscrits. Les collégiens, à peine échappés à l'explication de Tite-Live, deviennent sous-lieutenants. Qu'ils sachent lire, écrire et se faire tuer, c'est assez.

De tous côtés, des nouvelles alarmantes. Au nord et à l'est, ce sont Blücher et Schwartzemberg qui s'avancent par les vallées de la Marne et de la Seine. Au sud-est, vers Genève et Lyon, c'est Bubna. Au sud-ouest, c'est Wellington, qui vient de passer la Bidassoa avec cent mille Anglais, Espagnols et Portugais. Soult, bien inférieur en nombre, n'a pas défendu Bordeaux et se ramasse sur la haute Garonne.

Napoléon effraye tous ses ennemis; mais il est à peine obéi. Ses fonctionnaires hésitent et commencent à prévoir sa chute. En partant, il a confié l'impératrice et le roi de Rome aux officiers de la garde nationale de Paris. Vains mots! Il refuse des armes aux Parisiens. Il aime mieux périr qu'être sauvé par un immense effort de la nation. Il craint la liberté plus que l'étranger.

Et cependant il voit tout le péril. A tout ce qu'il dit, à tout ce qu'il ordonne, ses préfets répondent: *Oui* et ses évêques: *Amen*. Mais le peuple regarde, hébété par le despotisme: la patrie s'est retirée de lui.

Il erre en Champagne avec son armée, frappant à coups redoublés sur les Prussiens, sur les Autrichiens, sur les Russes, sur les Wurtembergeois. A chaque coup il abat un ennemi; deux, trois, vingt autres prennent sa place. Qu'importent Champaubert, Montereau, Montmirail? L'armée coalisée, comme l'hydre, a cent têtes.

Vingt fois il a cru saisir ses ennemis, Blücher surtout, le plus hardi et le plus indomptable de tous. Un jour il le tient acculé à l'Aisne. Point de pont pour fuir. La rivière est profonde. Nul bateau. Napoléon accourt à marches forcées. Le seul pont est celui de Soissons, et une garnison française le garde.

Mais Napoléon a compté sans le destin. Son tour est venu de n'avoir plus que de mauvaises chances. Soissons, mal défendu et (il faut le dire aussi) mal fortifié, capitule. Blücher s'évade au moment juste où l'on voit paraître l'avant-garde française.

Ce jour-là Napoléon aurait dû traiter. Dieu était contre lui. Mais il s'obstine. Il passe la rivière à son tour; il rejoint Blücher renforcé, qui cherche un asile avec cent mille hommes sur la montagne et derrière les remparts de Laon.

Napoléon en avait trente cinq mille, la plupart conscrits, enfants de dix-huit ans, à qui l'on enseignait la charge en douze temps pendant les haltes pour ne pas perdre de temps. On veut le détourner d'attaquer Blücher. Laon est imprenable. Ils sont trois contre un avec une énorme artillerie, et l'avantage de la position. Mais Napoléon ne peut pas s'arrêter. Il faut vaincre ou périr là.

Dès le matin, il lance ses colonnes à l'assaut. Ces malheureux conscrits, furieux de voir les Prussiens et les Russes en France,